

Elle ne fut pas peu surprise, le lendemain, de très bon matin, d'entendre frapper à sa porte.

Elle était encore au lit. Il était à peine jour. Elle se leva précipitamment et s'habilla.

On frappa derechef.

— Qui est là ?

— Ouvrez, mademoiselle Fanchon.

Elle se rassura tout de suite.

Elle avait reconnu la voix du marchand de vins.

Mais que lui voulait-il ?

Elle alla ouvrir.

Il n'entra même pas et resta sur le seuil, poliment.

— C'était pour vous dire, mademoiselle Fanchon, qu'il y a en bas un monsieur qui voudrait bien que vous ne partiez pas en tournée sans le voir. . . .

— Quel est-il ? Le connaissez-vous ?

— Il a l'accent italien ! Je ne le connais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à l'entendre parler il a l'air bien disposé pour vous.

— Dites-lui de patienter jusqu'à ce que je sois habillée.

— Ah ! il attendra, mademoiselle Fanchon, il attendra.

Le marchand de vins descendit et Fanchon fit sa toilette.

Une demi-heure après, elle se trouvait, dans le débit de vin, devant un gros homme, à ventre proéminent, petit de taille, aux cheveux noirs, à la moustache noire, aux yeux noirs et paraissant âgé d'une quarantaine d'années environ.

Il vint à elle tout de suite, en souriant.

Et d'une voix douce, insinuante, mielleuse :

— C'est moi qui suis Luccini, le maître de Matteo et de Juliana. Vous me connaissez un peu. Les enfants vous ont parlé de moi et vous savez que je ne suis pas méchant. Essayez-vous un moment près de moi, voulez-vous ? et nous causerons.

Fanchon s'assit, un peu interdite.

Elle devinait que cet homme allait lui faire quelque proposition qui changerait complètement son genre de vie.

Et elle en sentait un vague effroi.

Cependant il n'avait pas l'air méchant, ainsi qu'il disait.

Il la regardait, la détaillait avec des yeux sans cesse souriants.

Il dit tout à coup :

— Avez-vous déjeuné ?

— Non. Je me lève.

— Déjeunons, hein ? Nous boirons bien un verre de vin blanc, en mangeant une douzaine d'huitres ? Aimez-vous les huitres ?

— Je n'en ai jamais mangé.

Elle s'assit à une table devant le maître.

Luccini frappa :

— Garçon ! Faites-nous ouvrir deux douzaines d'huitre, débouchez-nous une bouteille de chablis.

Et à Fanchon :

— Voilà comme je suis, moi ! Vous voyez qu'on n'est pas malheureux avec moi ! . . .

La fillette sourit.

Elle avait été tout d'abord frappée par quelque chose de louche qui enveloppait ce personnage. . . Mais elle revenait de son impression première. Il paraissait sans façon, très bon enfant, joyeux de vivre.

Il entama aussitôt l'objet de sa visite :

— Et puisqu'on n'est pas malheureux avec moi, dit-il, pourquoi, vous, mademoiselle Fanchon, ne viendriez-vous y vivre, au lieu de rester toute seule dans ce Paris que vous ne connaissez pas, exposée à mille dangers, à mille pièges. . .

— J'y ai pensé, fit-elle gentiment.

— Et qu'est-ce qui vous retient ? . . . Dites-le-moi ? . . .

— Je voudrais rester libre.

Il s'écria.

— Mais, chez moi. . . vous serez libre de vous en aller quand bon vous semblera. . . Est-ce que je puis vous retenir de force ? Est-ce que j'en ai le droit ? . . . Et même, si vous signiez un engagement avec moi, est-ce que cet engagement serait valable. . . à votre âge ! . . . Liberté complète, c'est entendu ! . . .

Et alors, il expliqua longuement les avantages que Fanchon retirerait si elle venait vivre avec lui.

Ce qu'il lui apprit, elle le savait en partie déjà.

Matteo et Juliana l'avaient renseignée.

Mais Lucini précisa.

— Je ne suis que le banquier de mes enfants, disait-il. Après avoir prélevé la somme nécessaire à leur entretien, je mets le reste de côté et je ne prélève pour moi que fort peu de chose. De telle sorte que les recettes quotidiennes ainsi accumulées finissent à la longue par produire un capital dont l'enfant est libre de disposer lorsqu'il lui vient l'envie de me quitter. Et remarquez que ce capital c'est une somme trouvée, car si vous étiez restée seule vous l'auriez dépensée au fur et à mesure, tandis que moi je vous sers de caisse d'épargne. . . Est-ce que vous me comprenez bien, mademoiselle Fanchon ?

— Je vous comprends parfaitement.

— En outre, vous avez, avec moi, des bénéfices auxquels vous ne pourriez prétendre avec d'autres. Moi, voyez-vous, je connais mon Paris sur le bout du doigt. Quand j'avais votre âge, je l'ai parcouru, de rue en rue, de maison en maison, ma harpe sur le dos ou mon violon à la main.

Je suis payé pour le connaître. Alors, avec moi, pas de temps perdu, ni de morte saison. Tous les matins, je divise mes petits pensionnaires en plusieurs bandes et je leur fais un itinéraire ; le soir, ils me remercient car je ne me trompe jamais et la recette est toujours bonne ; alors, mademoiselle Fanchon, j'ai pensé à vous. . . sans que vous vous en soyez douté, je vous ai entendue jouer de votre vielle. Je vous ai entendu également chanter, vous avez un joli talent et une jolie voix. . . Je viens donc vous demander si vous consentez à entrer dans ma troupe. Vous y aurez tout de suite des amis et des amies qui vous aimeront bien et avec lesquels vous serez bien vite d'accord puisque vous parlez leur langue. Vous gagnerez de l'argent, ce qui n'est jamais à dédaigner ; enfin, vous aurez, comme patron, un brave homme que vous voyez devant vous, en ce moment, et qui vous parle et qui n'est pas méchant pour un sou, je vous en donne ma parole d'honneur, mademoiselle Fanchon !

Fanchon n'avait personne à qui demander conseil.

Elle ne pensa pas du reste, qu'on pût la tromper, abuser de sa jeunesse et de son ignorance de la vie parisienne.

Très expérimentée par la souffrance, elle était désarmée pourtant devant l'hypocrisie et la duplicité.

Puis, quelque chose combattait en faveur de Luccini.

L'exemple !

N'avait-elle pas vu les enfants, Matteo et d'autres, qui reconnaissaient l'Italien pour maître ?

Dès lors, c'est qu'il n'y avait pas de danger pour elle.

C'est qu'elle pouvait en faire autant.

Il la voyait réfléchir, hésiter cependant au dernier moment.

Alors il ajouta, bonhomme :

— Il est bien convenu que si vous n'acceptez pas mon amicale proposition, nous n'en resterons pas moins bons camarades. Vous pourrez toujours venir me demander mon avis quand vous serez embarrassée. Je vous rendrai service aussi souvent que je le pourrai. . . et je ne fais pas payer les services que je rends.

Il appela le garçon.

— Combien vous dois-je ?

Le garçon additionna, apporta l'ardoise.

Luccini paya, se leva.

— Au surplus, dit-il, je ne veux pas non plus avoir l'air de vous mettre le couteau sur la gorge. . . Réfléchissez, mademoiselle Fanchon, réfléchissez ! Et comme vous avez mon adresse, lorsque vous aurez pris une résolution, avertissez-moi.

Elle crut qu'il partait fâché.

En somme, ce que Luccini proposait, est-ce que ce n'était pas la sécurité pour elle ?

Elle lui tendit la main, lentement :

— Je n'ai pas besoin de plus longues réflexions, dit-elle. . .

— Vous acceptez ?

— Oui.

Il ne put retenir un vif sentiment de joie.

Elle n'y prit pas garde. Si elle l'avait remarqué, ce mouvement, elle aurait pu se demander pourquoi Luccini tenait tant à l'incorporer dans la bande.

— Alors, le plus tôt sera le mieux, dit-il.

— Aujourd'hui si vous le voulez.

— Etes-vous en règle avec votre logeur ?

— Je ne lui dois rien. Mon mois est payé d'avance et nous serons à la fin du mois dans deux jours.

— Eh bien, je vais monter dans votre chambre. Je vous aiderai à faire votre paquet et nous irons ensuite rue de la Bûcherie.

— Soit.

En effet, puisque son parti était pris, à quoi bon pour Fanchon attendre plus longtemps ?

Ils monteront sous les combles.

Au moment où Fanchon ouvrit et quand elle fit entrer Luccini, on entendit un grognement sourd, qui éclata soudain en un grondement de colère et une bête, poil hérissé, yeux flamboyants, s'élança vers les mollets de l'étranger.

— La paix, Barbet, la paix, dit la douce voix de Fanchon.

Barbet se tut, alla se rencoigner dans le fond du cabinet, mais ne cessa de regarder le nouveau venu en relevant les lèvres sur ses dents blanches, prêtes à mordre.

Il était rare que Barbet manifestât ainsi de la mauvaise humeur ; mais Fanchon, cependant, n'y réfléchit pas.

— Qu'est-ce que ce chien-là ? demandait Luccini en se garant les mollets toutes les fois qu'il passait à portée des crocs d'ivoire.

— Mon ami Barbet. . . c'est vrai, au fait, j'ai oublié de vous pré-